

Wilfred THESIGER

*Les Arabes des marais**Tigre et Euphrate*

THESIGER, Wilfred, *Les Arabes des marais*. (1959). Traduction de Pauline Verdun. Paris. Terre Humaine/Poche. 1983. 254 pages.

L'explorateur et écrivain, Wilfred Thesiger (1910-2003), après avoir vécu avec les Arabes du désert, partagea la vie des Arabes d'Irak dans l'estuaire du Tigre et de l'Euphrate, de 1951 à 1958, ne se rendant en ville que quelques jours tous les deux mois ou à Londres encore plus rarement pour la publication de son livre *le Désert des déserts* (1956). L'auteur déroule son récit au fil du temps pour nous ouvrir le territoire des Maadans.

Il y a d'abord une nature unique de toute beauté, sauvage et généreuse, qui offre à l'homme tout ce dont il a besoin. Les marais regorgent de poissons, de gibiers d'eau, de mammifères, sanglier et loutre à la fourrure appréciée ; ils fournissent le roseau, matériau roi. Les terres hautes permettent la culture et l'élevage. Y vivent plusieurs tribus organisées en confédérations, chacune étant sous l'autorité d'un cheikh qui la représente à Badgad et prélève sa part sur tout : terre, buffle, blé, riz, roseau sec, etc... Un cheik comme celui des Al Bu Mahammad, Majid, a plus de 120.000 hommes sous son autorité. Les Maadans (*maadan*, soit « habitant ») sont les aristocrates des lieux par leur ancienneté -ils sont descendus des hauts plateaux iraniens en -5000 avant J.C.- et leur respect des traditions qui s'accompagne de mépris pour ceux qui les ignorent : éleveurs de bœufs et non de buffles, les Berbères pratiquant la pêche pour la vente. Ces tribus sont islamisées, sunnites ou chiïtes comme les Maadans.

Si certaines tribus pastorales nomades vivent sous des tentes, la plupart habitent des maisons. Thesiger documente toutes les activités ; il détaille l'usage du roseau pour la construction des bateaux – étroits et longs, à la proue et la poupe effilées, qui glissent silencieux et élégants sur l'eau- et pour celle des superbes maisons d'hôtes, *mudhif* (note), chaque village ayant la sienne, lieu festif, où le chef de la tribu accueille quiconque se présente. Il s'attarde sur le lexique, les prénoms curieux (*Jabaishi* petit âne, *Chikaig* petit chien, *Barur* crotte) ou le fait qu'il n'y a qu'un seul et même mot pour « douceur » et « enfant ». Il décrit les coutumes : hospitalité, préséance, prix du sang jusqu'à gifle, partage du travail homme/femme, fêtes, danses, mariages, successions, bonté pour les handicapés, pratiques sexuelles.

Parmi ces hommes, Thesiger se gagna l'appellation de *sayid*, ami, et fit office d'homme-médecine grâce à la pharmacopée occidentale, les Maadans faisant même appel à lui pour les circoncisions. Il vit s'étendre la vague migratoire après les inondations de 1954 et la sécheresse de 1955, mais il releva aussi le rôle des cheiks installés en ville, devenus de véritables fonctionnaires : Majid interdit la pêche à tous, sauf aux Berbères, organisa la circulation de camions, favorisa l'économie de marché, qui sappe la solidarité, valeur première des Maadans et des tribus pastorales, insensibles à l'attrait des villes.

Bien que n'étant ni ethnologue, ni anthropologue, Thesiger eut droit à la reconnaissance de Jean Malaurie et fut édité dans sa collection Terre Humaine. Amoureux d'une authenticité millénaire, ses mots sont soutenus par un air de blues, celui de la fin qui s'annonce. Il parlait au futur. Nous n'avons plus que le passé !

Note. Le film *le Gâteau du président* – traduction tendancieusement réductrice pour *Mamlaket al-qusab / le Royaume du roseau* – d'Hasan Hadi permet d'apprécier ces merveilleuses constructions, véritables dentelles de roseau, ainsi que l'élégance des embarcations menées à la perche.

Citations

« (...) je contemplais dans la soirée le coucher du soleil sur les roselières qui s'étendaient jusqu'à l'horizon. Des cirrus floconneux, tantôt d'un jaune flamboyant, tantôt d'un jaune éteint sur un fond qui allait du vermillon à l'orange, du violet au mauve et au vert très pâle, passaient très haut dans le ciel. Comme dans une respiration des eaux marécageuses, montait le coassement des grenouilles en une vibration si soutenue que le cerveau cessait bientôt de l'enregistrer. Plus qu'aucun autre, plus même que

le cri des oies sauvages en hiver, c'était l'appel si caractéristique des marais. Un chien aboya, un buffle poussa un grognement qui ressemblait d'une manière étonnante au blatèment du chameau ; un homme lança un long message incompréhensible pour moi, un silence, puis quelqu'un lui répondit. D'autres buffles traversèrent à la nage l'eau libre pour revenir vers le village, leurs têtes seules émergeaient de l'onde et chacun d'eux laissait un sillage. Des colonnes de fumée épaisse s'élevaient de petits feux allumés à l'extérieur des maisons pour éloigner les moustiques des animaux. Un adolescent, qui rentrait tard des roselières, descendait en ramant dans une coulée d'or scintillant, don du soleil couchant. Je l'entendis fredonner quand il approcha et les notes de son chant s'attardaient dans l'air du soir. » p. 60

« J'ai gardé l'impression dans les *mudhifs* de l'Euphrate de me trouver assis à l'intérieur d'une cathédrale romane ou gothique, illusion renforcée par le toit à nervures et les fenêtres treillissées à chaque extrémité que traversaient les rayons de lumière perçant l'obscurité intérieure. Sur l'Euphrate comme sur le Tigre, les *mudhifs* représentaient un extraordinaire exploit architectural réalisé avec les matériaux les plus simples du monde. (...) Pendant plus de cinq mille ans, des édifices semblables à ces *mudhifs* ont fait partie des paysages du Sud irakien. Il est probable que, dans les vingt prochaines années, ou, au mieux, dans le prochain demi-siècle, ils auront à jamais disparu. » p.233

« Jahaish m'expliqua qu'un *dhakekar binta* était un danseur professionnel, mais aussi un homme qui pouvait se livrer à la prostitution. » p. 47

« Les femmes de mauvaise vie et autres prostituées n'avaient pas leur place dans les tribus. Une rumeur suffisait (...) et la famille tuait sans pitié la coupable pour racheter son honneur. (...) Résultat : les adolescents se satisfaisaient entre eux, mais dans la discrétion et en prenant garde de ne donner aucun signe d'immoralité dans leur comportement extérieur. Un *dhakekar binta* était un inverti professionnel et les Maadans le considéraient comme tel. Je ne les ai jamais entendus discuter d'homosexualité, sinon en théorie ou par allusion (...). Mais, à l'inverse des attitudes occidentales en la matière, ils s'exprimaient librement sur la masturbation et échangeaient même des plaisanteries à propos des ânes. » p. 136-167

« Le cheikh était absent, mais un adolescent, un poignard à la ceinture, un manteau sur les épaules et le front ceint d'une corde en laine noire nous introduisit dans le *mudhif*. Il paraissait avoir une quinzaine d'années et les deux longues tresses de cheveux qui encadraient son beau visage le rendaient encore plus attirant. (...) Amara me demanda

– As-tu compris, Sahib, qu'il s'agissait d'un *mustarjil*? (...) Un *mustarjil* est né femme. Elle n'y peut rien, mais elle a un cœur d'homme, elle vit par conséquent comme un homme. (...) Nous mangeons avec elle et elle peut s'asseoir dans le *mudhif*. Et quand l'une d'elles meurt, nous tirons des salves pour l'honorer. Dans le village de Maji, il y en a une qui s'est battue avec courage dans la guerre contre Haddji Sulaiman. (...) elles se rasent comme les hommes. (...) Elles dorment avec les femmes comme nous-mêmes. (...) (...) Les *mustarjil* étaient très respectés, à peu près comme les Amazones de l'Antiquité. » p.183-184

« Bien avant la construction des premiers palais d'Ur, des hommes avaient surgi au lever du jour, comme je venais de le faire, d'une cabane semblable à celle où j'avais dormi ; ils avaient mis à l'eau une barque comme celle de Mazaid et ils étaient partis chasser. Wooley avait exhumé leurs habitations et des spécimens de leurs bateaux profondément enfouis sous les ruines de Sumer, plus profondément même que les traces laissées par le Déluge. Cinq mille ans d'Histoire s'étaient déroulés en ces lieux et rien n'avait changé. » p. 22

« (...) les temps étaient proches où il n'y aurait plus de gazelles en Irak. Elles seraient exterminées comme, avant elles, les onagres et les lions. » p. 236